



HAL
open science

Regards croisés de voyageurs prussiens et britanniques sur quelques salonnières parisiennes, du Directoire au règne de Louis XVIII

Véronique Léonard-Roques

► **To cite this version:**

Véronique Léonard-Roques. Regards croisés de voyageurs prussiens et britanniques sur quelques salonnières parisiennes, du Directoire au règne de Louis XVIII. Marion Amblard; Gilles Montègre. Les voyageurs européens en Europe. Perceptions, confrontations et représentations (1600-1840), Editions Le Manuscrit, A paraître. hal-04764072

HAL Id: hal-04764072

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04764072v1>

Submitted on 3 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Regards croisés de voyageurs prussiens et britanniques sur quelques salonniers parisiens, du Directoire au règne de Louis XVIII

Véronique Léonard-Roques

Université de Brest, CRBC-UR 4451

Alors que le XVIII^e siècle a vu s'accroître la circulation des idées, des denrées et des personnes, la Terreur et les guerres de la Révolution ont entravé les voyages d'agrément des Européens. Toutefois, à partir de 1795, la signature de plusieurs traités de paix favorise la reprise des déplacements des sujets des États de l'Allemagne du nord à destination de la France¹. Une Seconde coalition, qui comprend en particulier le Royaume-Uni, s'oppose à la France à partir de 1798. La guerre contre les Britanniques s'achève sous le Consulat, le 25 mars 1802. La Paix d'Amiens ne constitue pourtant qu'un « point d'équilibre provisoire entre les puissances européennes² » : un nouveau conflit franco-britannique est déclaré le 17 mai 1803 et les hostilités s'étendent à nouveau en Europe, prenant en particulier la forme du blocus continental voulu par Napoléon à partir de 1806. Il faut alors attendre la défaite de Waterloo, l'abdication de l'Empereur et la seconde Restauration pour que les voyages puissent reprendre au cours de l'année 1815.

Nous croiserons ici les témoignages laissés sur les séjours qu'ils ont effectués à Paris³ entre 1797 et 1820⁴ par sept visiteurs et visiteuses britanniques ou prussiens

¹ À propos de l'attraction exercée par la Révolution française sur de nombreux Allemands, en particulier avant l'instauration de la Terreur puis au cours du Directoire, voir HOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, 2008. *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel, p. 57-90.

² BIARD, Michel, BOURDIN, Philippe, MARZAGALLI, Silvia, 2014. *Révolution, Consulat, Empire (1789-1815)*, Paris, Belin, p. 242.

³ Les deux principales capitales européennes que sont alors Paris et Londres font l'objet de nombreuses comparaisons. Voir MANSEL, Philip, 2001. *Paris, capitale de l'Europe (1814-1852)*, Paris, Perrin ; CHARLE, Christophe, (dir.), 2009. *Le Temps des capitales culturelles. XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Champ-Vallon.

⁴ Dans le corpus constitué, le premier de ces voyageurs, Wilhelm von Humboldt, séjourne à Paris sous le Directoire à partir de 1797. Le dernier séjour chronologiquement retenu, celui de Maria Edgeworth,

bénéficiant, au moment de leur déplacement, d'une notoriété variable en France et dans leur pays d'origine. Dans cet ensemble, il nous a semblé important de retenir des écrits de voyageuses afin de voir dans quelle mesure les cercles de sociabilité alors fréquentés par les étrangers – en particulier les salons sur lesquels nous focalisons notre propos – font l'objet d'approches genrées. Dans la mesure où, pour des raisons socio-culturelles et historiques, la mobilité des ressortissantes des îles anglo-britanniques a précédé celle des Européennes du continent⁵, on ne s'étonnera pas que les trois autrices de notre corpus soient des Britanniques. Parmi nos sept voyageurs, les deux Prussiens sont le savant Wilhelm von Humboldt, qui s'installe de 1797 à 1799 dans le Paris du Directoire pour observer les expérimentations politiques en cours et travailler à son projet d'étude anthropologique⁶, et le musicien Johann Friedrich Reichardt dont le séjour sous le Consulat vise à parfaire une connaissance déjà très fine des arts et des divertissements parisiens⁷. Les cinq Britanniques, nous le verrons, sont quant à eux diversement représentatifs du désir manifesté par nombre de leurs compatriotes de découvrir les transformations intervenues en France sous la Révolution ou l'Empire⁸ et, parfois, de renouer avec la pratique culturelle du Grand Tour⁹. Femmes et hommes de lettres, Maria Edgeworth¹⁰, Bertie Greatheed¹¹, Henry

date de 1820 et a pour cadre la Restauration. À côté de témoignages laissés par des voyageurs très célèbres (W. von Humboldt, M. Edgeworth, Lady Morgan), nous avons fait le choix de retenir ceux de visiteurs moins connus (J. F. Reichardt, B. Greatheed, H. R. Yorke et C. Wilmot).

⁵ Voir PERROT, Michelle, 2002. « Sortir », in *Histoire des femmes en Occident. Le XIX^e siècle* [1991], Paris, Plon, p. 560.

⁶ Dans un contexte propice à l'observation de l'histoire en train de se faire, W. von Humboldt entend nourrir son projet d'anthropologie comparée des caractères nationaux. Lors de son séjour, il accueille notamment son frère cadet Alexander, le célèbre explorateur, dont Helen Maria Williams devait ultérieurement traduire plusieurs œuvres.

⁷ Ancien maître de chapelle de Frédéric le Grand, le compositeur s'est rendu plusieurs fois à Paris sous l'Ancien Régime et, favorable aux événements révolutionnaires, y a également séjourné en 1792, livrant alors ses impressions dans *Vertraute Briefe über Frankreich* (1793). Lors du séjour qu'il effectue dans la capitale française entre novembre 1802 et avril 1803, il occupe la position de directeur de l'Opéra italien de Berlin.

⁸ Voir FAUVILLE, Henri, 1989. *La France de Bonaparte vue par les visiteurs anglais*, Aix-en-Provence, Édisud, p. 5 ; COOPER-RICHET, Diana, 2018. *La France anglaise de la Révolution à nos jours*, Paris, Fayard, p. 51.

⁹ Notre corpus reflète la contribution croissante des voyageuses britanniques à ce phénomène. Voir DOLAN, Brian, 2001. *Ladies of the Grand Tour*, London, HarperCollins.

¹⁰ Autrice d'ouvrages destinés à la jeunesse ou de textes à portée didactique, Maria Edgeworth voyage sur le continent en compagnie de son père (une forte personnalité, passionnée de sciences et techniques, à qui celle qui est restée célibataire est très dévouée), sa belle-mère et une de ses demi-sœurs. À l'issue de leur séjour en France, ils se rendent en Italie.

Redhead Yorke¹² et Catherine Wilmot¹³ font ainsi partie de ces voyageurs qui se rendent outre-Manche sous le Consulat tandis que, devenue Lady Morgan, la romancière irlandaise libérale Sydney Owen¹⁴ séjourne deux fois en France sous le règne de Louis XVIII et que Maria Edgeworth¹⁵ revient une nouvelle fois à Paris en 1820.

Dans des relations viatiques de formes diverses privées ou à vocation publique (récits, lettres, journaux)¹⁶, ces sept voyageurs et voyageuses offrent un tableau précieux des mœurs et pratiques culturelles françaises des dernières années de la Révolution à la restauration de la monarchie. En cette période où s'effectue un retour à l'ordre bourgeois, la sociabilité mondaine trouve un nouvel essor avec, en particulier, la reprise des pratiques salonniers un temps interrompues sous la Terreur et par l'émigration¹⁷. Animés par une hôtesse et caractérisés par une mixité qui a pu étonner

¹¹ Auteur de pièces de théâtre, proche de l'écrivaine Hester Piozzi et de la comédienne Sarah Siddons, Bertie Greatheed se rend à Paris en décembre 1802 en compagnie de son épouse et de leur fils. Leur déplacement a pour principal objectif la fréquentation assidue du Louvre dans le but de compléter la formation picturale de ce fils au talent prometteur. La valeur du *Journal* laissé par Greatheed tient particulièrement à l'importance qui est donnée au monde de l'art et à la rencontre d'artistes français.

¹² Métis né aux Antilles, Henry Redhead Yorke est un personnage complexe qui a oscillé entre opinions radicales et loyalistes. Avant d'épouser la cause patriote, il s'est rendu en France sous la Convention par enthousiasme pour les événements révolutionnaires. Il séjourne une nouvelle fois à Paris sous le Consulat et devient ensuite chroniqueur pour *The True Briton*. Voir GOODRICH, Amanda, 2019. *Henry Redhead Yorke. Colonial Radical*, London and New York, Routledge.

¹³ Fille d'un officier irlandais au réseau social très étendu, Catherine Wilmot était l'amie de la deuxième comtesse Mount Cashell (qui avait eu pour gouvernante Mary Wollstonecraft). Elle accompagne le couple d'aristocrates dans un Grand Tour qui, de 1801 à 1803, les conduit de la France à la Prusse, en passant par l'Italie et l'Autriche. Dans ce cadre, elle séjourne à Paris entre décembre 1801 et mai 1802. Elle effectue ultérieurement un second voyage sur le continent qui la conduit jusqu'en Russie, chez la princesse Dashkov auprès de qui sa sœur Martha réside.

¹⁴ Romancière connue pour ses œuvres patriotiques comme *The Wild Irish Girl* (1806) ou *The Lay of an Irish Harp* (1807), Lady Morgan, accompagnée de son époux, entreprend à partir de 1816 une série de voyages sur le continent afin de renouveler son inspiration littéraire et d'élargir son réseau social. Paru en 1817, le premier tableau qu'elle livre de la France de la Restauration connaît un grand succès au Royaume-Uni et en France où il lui vaut néanmoins l'hostilité des milieux aristocratiques. Elle réside ensuite à Paris en 1818-1819.

¹⁵ Lors de ce second voyage qui intervient peu après le décès de son père, elle est en charge de deux de ses demi-sœurs qu'elle conduit également en Suisse. Son œuvre bénéficie alors en France d'une plus large audience que lors de son précédent séjour.

¹⁶ Précisons que si J. F. Reichardt ou Lady Morgan font paraître le récit de leur séjour parisien peu après leur retour dans leur pays, les lettres de M. Edgeworth ou le récit viatique de C. Wilmot ont été publiés à titre posthume.

¹⁷ LILTI, Antoine, 2007. « Mondanité et Révolution : les hommes de lettres et la sociabilité mondaine à la fin du XVIII^e siècle », in Philippe Bourdin et Jean-Luc Chappey (dir.), *Réseaux et sociabilité littéraire en Révolution*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, p. 41-50.

nombre de visiteurs européens¹⁸, les salons sont apparus en France au cours du XVII^e siècle. Prenant de l'ampleur au siècle suivant – sous le règne de Louis XVI, on recense à Paris soixante-deux salons, de renommée inégale¹⁹ –, ces lieux de sociabilité se sont davantage politisés à l'approche et au cours de la Révolution, comme en témoignent les assemblées qui se retrouvent en particulier chez Mme de Genlis, Mme Necker, Mme Helvétius, Mme Roland ou Mme de Condorcet²⁰. Intégrant gens de lettres, savants et hommes politiques à la bonne société aristocratique et bourgeoise, ils constituent « un espace de captation de capital social et de capital symbolique²¹ ». La conversation en est le « rite cardinal²² », conçue au siècle des Lumières à la manière d'un « essayisme du connaître généralisé et libéral²³ », à laquelle s'ajoute une commensalité selon la tradition de la table ouverte²⁴. Le salon se caractérisant aussi par la diversité des activités qu'on y pratique, il peut faire place au jeu, à la lecture à voix haute, à la musique, à la danse et au théâtre.

Nous nous focaliserons ici sur les représentations que les voyageurs et voyageuses retenus livrent de salonnières de condition sociale et de sensibilité politique diverses qui animent la vie sociale, artistique ou politique de la capitale française, de la réouverture des salons sous le Directoire aux premières années du règne de Louis XVIII. Prussiens ou Britanniques, hommes ou femmes, les visiteurs fréquentent très souvent les mêmes salons : ceux d'Élisabeth Vigée-Le Brun, Stéphanie-Félicité de Genlis, Helen Maria Williams, Anne-Catherine Helvétius,

¹⁸ LILTI, Antoine, 2005. *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, p. 110-120.

¹⁹ Voir LE BOZEC, Christine, 2019. *Les Femmes de la Révolution (1770-1830)*, Paris, Passés Composés/Humensis, p. 20.

²⁰ LILTI, A., *Le Monde des salons...*, *op. cit.*, p. 357-405. À partir de 1792, les salons sont concurrencés par les clubs et disparaissent sous la Terreur, rouvrant à partir de 1795. Renommées, d'origine aristocratique ou bourgeoise, les cinq salonnières ici mentionnées ont en commun d'avoir été, à des degrés divers, à des phases précises de la Révolution et pour des durées variables, favorables à des réformes sociales et politiques. Voir TULARD, Jean et Marie-José, 2019. *Les Égéries de la Révolution*, Paris, Robert Laffont.

²¹ GLINOER, Anthony, LAISNEY, Vincent, 2013. *L'Âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, p. 233.

²² CRAVERI, Benedetta, 2002. *L'Âge de la conversation* [2001], traduction française par E. Deschamps-Pria, Paris, Gallimard, p. 14.

²³ FUMAROLI, Marc, 2015. *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, p. 222.

²⁴ Voir CHARLE, C., (dir.), *Le Temps des capitales culturelles...*, *op. cit.*, p. 37 et LILTI, A., *Le Monde des salons...*, *op. cit.*, p. 93.

Sophie de Condorcet, Juliette Récamier et Thérésia Cabarrus-Tallien. En cette période où la France connaît de nombreuses mutations socio-politiques et à travers le regard distancié inhérent à leur position de voyageur ou de voyageuse, comment jugent-ils la persistance et les évolutions des pratiques salonières françaises ? En croisant les perceptions que ces écrivains et écrivaines livrent de la sociabilité propre à chacun de ces cercles, nous dégagerons les attentes, les préjugés et les ambiguïtés qui sous-tendent les portraits de maîtresses de maison se distinguant par leur âge, leur style, leur position sociale, leurs moyens matériels et leur sensibilité politique. En effet, sur fond de divisions et de déchirements politiques²⁵, ces écrits offrent des témoignages précieux sur la co-existence, voire la concurrence, de cercles différents qui, pour certains, maintiennent des traits de sociabilité hérités de l’Ancien Régime ou propres à certaines phases révolutionnaires, tandis que d’autres instaurent de nouveaux usages en rupture avec le phénomène historique et socio-culturel du salon tel que nous l’avons précédemment défini²⁶.

Les voyageurs et voyageuses permettent de distinguer trois principales catégories de sociétés régulièrement réunies autour d’une maîtresse de maison qui, entre débats d’idées et plaisirs plus légers, leur imprime leur ton, leurs codes et leurs valeurs. Nous examinerons d’abord les portraits que les écrits viatiques offrent de salonières issues de l’élite culturelle de l’Ancien Régime comme Stéphanie-Félicité de Genlis et Élisabeth Vigée-Le Brun. Puis, nous nous intéresserons aux descriptions de salons à la coloration républicaine, qui renouent avec les modèles de politisation caractéristiques des premiers temps de la Révolution et sont animés par des hôtesse de sensibilité politique girondine, françaises comme Anne-Catherine Helvétius et Sophie de Condorcet ou, de manière plus atypique, britannique à l’exemple d’Helen Maria Williams. Pour finir, nous considérerons les jugements oscillant entre fascination et critique portés sur celles qui, à l’instar de Thérésia Cabarrus-Tallien ou de Juliette Récamier, s’imposent comme les nouvelles « reines de Paris » et offrent des

²⁵ Par la signature du Concordat et la loi d’amnistie du 28 avril 1802, le Premier Consul vise à réconcilier les catholiques et les émigrés avec la République. Louis XVIII (qui règne entre 1814 et 1815, puis de 1815 à 1824) promulgue quant à lui une Charte constitutionnelle.

²⁶ Le salon, on le verra, ne saurait être confondu avec une réception mondaine prenant la forme d’un bal et d’un opulent souper.

fêtes tapageuses, emblématiques des distractions de la classe sociale montante qui s'affirme en ce début de XIX^e siècle.

I-Deux salonniers issues de l'élite culturelle de l'Ancien Régime

Ayant grandi sous le règne de Louis XV, l'écrivaine Stéphanie-Félicité de Genlis et la peintre Élisabeth Vigée-Le Brun, respectivement revenues d'émigration en 1800 et 1802, sont étroitement associées à l'Ancien Régime. Aux yeux des voyageurs et des voyageuses, ces figures de premier plan de l'élite artistique ou intellectuelle du règne de Louis XVI incarnent un monde désormais révolu, suscitant parfois la nostalgie et plus généralement la curiosité. Dans leurs mémoires, elles-mêmes ne cachent pas qu'elles ne reconnaissent quasiment rien du Paris d'autrefois²⁷.

Sous le Consulat, l'ancienne portraitiste officielle de la reine Marie-Antoinette, toujours demeurée fidèle aux Bourbons, reçoit dans son atelier que tiennent à découvrir de nombreux voyageurs étrangers, comme le montrent les récits de Bertie Greatheed et de Johann Friedrich Reichardt. Mais, si le Britannique féru de peinture se montre déçu par les toiles récentes que Vigée-Le Brun expose²⁸, le second, pour sa part, livre des descriptions dithyrambiques des portraits qui lui ont été donnés à voir, prisant notamment ceux, fameux dans toute l'Europe, de Lady Hamilton²⁹. Le musicien prussien connaissait déjà la peintre pour l'avoir rencontrée en Italie ou à Berlin au cours de son émigration (elle peignait alors la reine Louise de Prusse). Aussi

²⁷ Voir VIGÉE-LE BRUN, Élisabeth, 2015. *Souvenirs*, [1835-1837], édition de G. Haroche-Bouzinac, Paris, Honoré Champion, p. 638-653 ; GENLIS, Stéphanie-Félicité de, 1825. *Mémoires*, t. 6, Paris, Ladvocat, p. 85-106.

²⁸ Il juge que la production picturale qu'elle expose n'atteint pas la qualité des portraits qu'elle avait peints de Lady Hamilton. Voir GREATHEED, Bertie, 1953. *An Englishman in Paris [1803]*, edited by J. P. T. Bury and J. C. Barry, London, Geoffrey Bles, p. 27. Devenue Lady Hamilton par son mariage avec l'ambassadeur britannique à Naples, Emma Hart est une personnalité célèbre dans toute l'Europe. D'ascendance populaire, modèle et muse du portraitiste George Romney, elle était parvenue à fréquenter la meilleure société britannique et européenne. Avant de sombrer dans la misère, elle avait entretenu une liaison avec l'amiral Nelson.

²⁹ REICHARDT, Johann Friedrich, 1804. *Vertraute Briefe aus Paris geschrieben in den Jahren 1802 und 1803*, Hamburg, B. G. Hoffmann, Erster Theil, p. 360-362.

est-il également invité à plusieurs des réceptions que Vigée-Le Brun, autrefois illustre pour ses talents d'animatrice de société (son « souper grec³⁰ » était devenu légendaire), organise dans l'hôtel particulier de la rue du Gros-Chenet où elle s'est réinstallée. Reichardt déclare y avoir goûté les « plaisirs élégants » et les « jolies représentations de société que le monde actuel ignore³¹ ». Le voyageur laisse en effet une description enthousiaste de la fête que la peintre donne en mars 1803, peu avant son départ pour l'Angleterre. Réservant une place de choix aux arts et aux lettres, cette soirée, qui fait se succéder une représentation théâtrale dont l'invité d'honneur était le poète Jacques Delille et un bal où étaient conviés de nombreux étrangers, illustre selon lui un bon ton devenu exceptionnel dans le champ de la sociabilité consulaire.

Vigée-Le Brun n'a jamais cessé d'exercer la profession qui lui assurait son indépendance. Maria Edgeworth en témoigne, qui se rend pour sa part dans son atelier-salon en juillet 1820 afin d'y voir le portrait de la princesse Potemkine que l'artiste est en train de réaliser et pour y admirer les portraits de Lady Hamilton qui provoquaient aussi, on l'a vu, l'enthousiasme de Reichardt et de Greatheed. Outre le génie de la peintre, l'écrivaine britannique loue particulièrement la vivacité de celle dont elle indique très précisément l'âge (soixante-six ans)³². Mais, comme l'atteste la méditation mélancolique³³ du compositeur prussien, les visiteurs trouvent également dans la compagnie de Vigée-Le Brun le souvenir des dernières heures de gloire de la cour versaillaise, l'évocation du destin tragique de Marie-Antoinette et peut-être aussi le

³⁰ VIGÉE-LE BRUN, É., *Souvenirs*, *op. cit.*, p. 191-195.

³¹ REICHARDT, Johann Friedrich, 2003. *Un hiver à Paris sous le Consulat (1802-1803)*, traduction française de C. Mehl, édition de T. Lentz, Paris, Tallandier, p. 183. « Sie verspricht uns, einige theatralische Privatvorstellungen zu veranstalten, die man jetzt in der grossen Welt so wenig erlebt, wie fast alles, was die damalige feine Welt so reichlich darbot », *Vertraute Briefe aus Paris*, *op. cit.*, p. 362.

³² Maria Edgeworth to Mary and Charlotte Sneyd, 7 July 1820. EDGEWORTH, Maria, 1979. *Maria Edgeworth in France and Switzerland. Selections from the Edgeworth family letters*, edited by Christina Colvin, Oxford, Oxford University Press, p. 181.

³³ « Des réflexions mélancoliques auxquelles je ne m'attendais pas à me livrer, dans le riant atelier de l'aimable artiste, m'ont été suggérées par la vue de deux portraits inachevés, placés l'un près de l'autre : celui de Mme du Barry et celui de l'infortunée reine de France », REICHARDT, J. F., *Un hiver à Paris sous le Consulat*, *op. cit.* p. 183. « Eine sonderbare, aber nicht erfreuliche Zusammenstellung von zwei ältern Bildern dieser Künstlerin erregte Empfindungen, die man in dem sonst lachenden und reizenden Attelier einer angenehmen Künstlerin lieber nicht gehabt hätte. Es waren die nicht vollendeten Bilder der unglücklichen Königin von Frankreich und der Madame Dubarry », *Vertraute Briefe aus Paris*, *op. cit.*, p. 361-362.

charme d'une peinture quasiment inchangée (voire passée de mode), en ce qu'elle n'adopte pas les codes néo-classiques et reste très éloignée de l'esthétique romantique.

La fréquentation du salon de Stéphanie-Félicité de Genlis a un goût plus sulfureux en raison des liens étroits que l'écrivaine avait entretenus avec la Maison d'Orléans (on se souvient qu'elle fut la maîtresse du duc³⁴ au Palais-Royal et qu'elle supervisa la formation de ses enfants). En outre, avant d'émigrer, la comtesse, connue pour l'éducation démocrate qu'elle avait dispensée au futur roi Louis-Philippe, avait également été une fervente sympathisante des premiers événements révolutionnaires. Revenue d'émigration, l'aristocrate ruinée reçoit à l'Arsenal une compagnie majoritairement composée de royalistes et de catholiques hostiles aux philosophes des Lumières ainsi que quelques proches du Premier Consul grâce à qui elle peut disposer de ce logement. Favorable aux idées révolutionnaires, Reichardt se moque sans ménagement des revirements politiques de Genlis :

« Vous ne vous étonnerez pas de savoir qu'elle assez mécontente du Parti actuel et qu'elle ne ménage pas ses philippiques contre le luxe grossier des nouveaux riches. Peut-être serez-vous plus surpris d'apprendre qu'elle est satisfaite du gouvernement, surtout de son chef ; [...] elle s'est ralliée aux écrivains qui font une guerre acharnée à Montesquieu, Mably, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert³⁵ ».

Maria Edgeworth, qui la juge politiquement et moralement infréquentable, ne lui rend visite en 1802 que sur l'insistance d'un père qui a sur elle une forte influence. L'écrivaine a laissé une longue description à charge et haute en couleurs du délabrement des lieux et de son occupante (alors âgée de cinquante-cinq ans). Sans doute pour dénoncer ce qu'elle considère comme une marque d'hypocrisie de la comtesse, elle forge même un néologisme dans une formule qu'elle fait figurer en français dans sa lettre :

³⁴ Sous la Révolution, le duc d'Orléans, à qui d'aucuns ont prêté l'organisation de la marche sur Versailles d'octobre 1789, prit le nom de Philippe Égalité avant de voter la mort de son cousin Louis XVI et d'être lui-même guillotiné.

³⁵ REICHARDT, J. F., *Un hiver à Paris sous le Consulat*, op. cit., p. 143. « Dass sie mit dem jetztigen Paris unzufrieden ist, die neuen Reichen und ihre grosse Sinnlichkeit und ihren plumpen Luxus nach Recht und Strenge würdigt, wirst Du leicht vermuten können, vielleicht etwas weniger, dass sie mit der Regierung – oder vielmehr mit dem Regenten, sehr zufrieden ist. [...] ja sie schliesst sich mit grossen Eifer an die antiphilosophischen Schriftsteller : als Montesquiou [sic], Mably, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert ganz wüthig den Krieg machen », *Vertraute Briefe aus Paris*, op. cit., p. 259.

« Nous avons vu devant nous un grand escalier de pierre tordu et ruineux. [...] Il y avait juste assez de lumière pour voir que les murs étaient nus et vieux et les marches immensément sales. [...] Elle s'est avancée, et nous nous sommes dirigés vers elle du mieux que nous pouvions à travers une confusion de tables et de chaises, de paniers de travail, de porcelaine, d'écrivoires et d'encriers, de cages d'oiseaux et de harpes [...]. Elle ressemblait au portrait en noir de mon arrière-arrière-arrière-grand-mère Lovell [...] dans l'ensemble, une apparence de fortune déchuë, de santé usée et d'irritabilité excessive, mais contenue. [...] Il me semblait qu'elle ne vivait plus que pour les querelles littéraires et les jalousies [...] Elle est maintenant, vous le savez, *dévotement acharnée*³⁶ ».

Et, suggérant que Genlis se trouve complètement esseulée et réduite au ridicule naufrage qu'elle a dépeint, l'épistolière d'ajouter qu'elle n'a pas rencontré une personne, dans aucune assemblée, qui soit son amie³⁷.

Ce portrait acéré que brosse Edgeworth, s'il rend compte d'un indéniable changement de condition et des difficultés pécuniaires de celle qui, avant la Terreur, avait évolué dans les plus hautes sphères sociales, demande toutefois à être nuancé. La comtesse, dont l'œuvre pour la jeunesse et les pratiques pédagogiques bénéficient alors encore d'une grande notoriété outre-Manche³⁸, reçoit sous le Consulat de nombreuses visites d'Anglaises venues lui rendre hommage, lui demandant parfois même, selon le témoignage d'un contemporain, de « bénir leurs enfants³⁹ ». Tel est par exemple le cas de la voyageuse Margaret Chinnery⁴⁰ qui, rencontrant Genlis à l'automne 1802, devait

³⁶ Maria Edgeworth to Mary Sneyd, 19th March 1803: « We saw before us a large crooked ruinous stone staircase [...] There was only just light enough to see that the walls were bare and old and the stairs immoderately dirty. [...] She came forward, and we made our way towards her as well as we could through a confusion of tables and chairs and work baskets and china and writing desks and ink-stands, and bird cage and harp. [...] She looked like the full length picture in black of my great great grandmother Lovell. [...] She seemed to me to be alive only to literary quarrels and jealousies She is now you know *dévotement acharnée* », in *Maria Edgeworth in France and Switzerland...*, *op. cit.*, p. 97-100. Notre traduction.

³⁷ « I never met any one, of any party, who was her friend », *ibid.*, p. 102.

³⁸ Célèbre outre-Manche, Genlis a effectué deux voyages au Royaume-Uni, l'un avant et l'autre pendant la Révolution. Voir LÉONARD-ROQUES, Véronique, 2022. « Stéphanie-Félicité de Genlis », *Encyclopédie numérique de la sociabilité britannique au cours du long dix-huitième siècle*. Consulté le 25/02/2024, URL: <https://www.digitens.org/fr/notices/stephanie-felicite-de-genlis.html>. Voir également DOW, Gilian, 2008. « “The best system of education ever published in France”: Adélaïde et Théodore en Angleterre », in François BESSIRE et Martine REID (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, p. 41-49.

³⁹ FIÉVÉE, Joseph, 1831. « Mme de Genlis », *L'Artiste. Journal de la littérature et des beaux-arts*, n° 1, p. 7.

⁴⁰ Mrs Chinnery, qui révere l'œuvre de la comtesse, a élevé ses propres enfants selon les méthodes développées par la comtesse dans *Adèle et Théodore*. Voir GENLIS, Stéphanie-Félicité de, 2003. *The Unpublished Correspondence of Mme de Genlis and Related Documents in the Chinnery Family Papers*, edited by Denise Yim, Oxford, Voltaire Foundation, p. 72-76. Nous renvoyons aussi à l'introduction du volume *Amitiés épistolaires en France et au Royaume-Uni* que nous avons co-dirigé avec Alain Kerhervé (à paraître aux Presses Universitaires de Rennes).

entretenir avec elle une amitié non dépourvue d'orages⁴¹. Sous la Restauration, la comtesse continue à recevoir des visiteurs étrangers, comme Juliane de Krüdener et Lady Morgan. Dans son tableau de la France publié en 1817, cette dernière insiste d'abord sur sa redevabilité à l'égard de Genlis « dont les ouvrages avoient présidé à [s]on éducation, dont le nom et les écrits étoient intimement liés avec [s]es plus anciennes idées de la littérature⁴² ». Puis l'écrivaine irlandaise livre une description fort différente de celle laissée par Edgeworth une dizaine d'années auparavant :

« Rien ne trahissoit son âge dans ses manières ni dans sa conversation : c'était une vigueur, une âme, un ton décidé, un débit rapide qui prouvaient qu'elle était en pleine jouissance de toutes ses sensations et de toutes ses facultés. Je la trouvai s'occupant de travaux que toute l'industrie de la jeunesse auroit été embarrassée pour entreprendre et exécuter⁴³ ».

De l'appartement de Genlis (il s'agit désormais d'un logement au couvent des Carmélites), la voyageuse écrit qu'il « pouvoit passer pour l'oratoire d'une sainte ou le boudoir d'une coquette⁴⁴ », formule ambiguë qui semble rendre compte d'un mélange de dénuement et d'élégance, renvoyant en partie au temps désormais lointain (les années au Palais-Royal) où la comtesse, évoluant alors dans les plus hautes sphères, avait connu une existence mondaine.

Les propos acerbes qu'on lit fréquemment sous la plume de Reichardt à l'encontre de celle à qui il n'a pourtant pas manqué d'aller rendre visite à l'Arsenal, semblent, quant à eux, en partie motivés par une certaine détestation de ce que le XIX^e siècle français nomme les « bas-bleus », c'est-à-dire par le dénigrement des femmes-auteurs : « sa plume est infatigable dans la production de récits, de romans, de contes, plus accessibles à la foule de lecteurs que des œuvres de discussion sérieuse. [...] Un

⁴¹ YIM, Denise, 2022. *A Genlis Education and Enlightenment Values: Mrs Chinnery and her Children*, London, Routledge.

⁴² « [...] a person, out of whose works I had been educated, and whose name and writings were intimately connected with all my earliest associations of books and literature » : MORGAN, Lady, 1818. *France*, vol. II, London, Henry Colburn, p. 386. MORGAN, Lady, 1818. *La France*, t. II, traduction française par A. J. B. D., Paris, Treutel et Würtz, p. 331.

⁴³ « There was nothing of age in her address or conversation ; and vigour, animation, a tone of decision, a rapidity of utterance, spoke the full possession of every feeling and every faculty : and I found her in the midst of occupations and pursuits, which might startle the industry of youth to undertake or to accomplish », *ibid.*, p. 387. *Ibid.*, p. 332.

⁴⁴ « Her apartment might have answered equally for the *oratory of a saint*, or the *boudoir of a coquette* », *ibid.*, p. 391. *Ibid.*, p. 335.

journal littéraire publie, presque chaque semaine, un article de sa plume⁴⁵ ». Comment ne pas relever que les genres littéraires énumérés par le voyageur sont particulièrement associés à une auctorialité et à un lectorat féminins ? Qu'une femme fasse profession d'écrire (l'écriture étant quasiment la seule ressource de Genlis depuis son émigration en décembre 1792) est encore loin d'être accepté dans les normes de genre dominantes. Antoine Lilti précise que les « quelques femmes » qui, comme Mme de Genlis, Mme de Staël ou la comtesse Fanny de Beauharnais,

essayèrent de conjuguer sociabilité et publication, d'être à la fois femme du monde et femme de lettres, furent la cible de satires très violentes [...], conn[aisant] les mêmes difficultés et les mêmes déboires dans leur tentative d'affirmer conjointement leurs ambitions intellectuelles, leur féminité et leur volonté de maintenir la tradition de l'hospitalité mondaine⁴⁶.

On ne s'étonnera pas, dès lors, de trouver dans les lettres du compositeur prussien un portrait assez cruel d'une autre écrivaine-salonnrière de Paris, d'obédience politique pourtant opposée : la républicaine britannique Helen Maria Williams.

II-Salons républicains français ou britannique

Nombreux ont été les Britanniques à traverser la Manche pour assister, tout ou partie, aux événements de la Révolution française. Si beaucoup choisissent de repartir après le 10 août 1792⁴⁷, certains sont néanmoins restés à Paris, subissant parfois en tant que sujets de George III des mesures d'emprisonnement et d'éloignement⁴⁸. Mary Clarke (devenue ultérieurement Mme Mohl)⁴⁹ ou Helen Maria Williams, dont les poèmes (*An Ode of the Peace, Peru*) et les fictions (*An American Tale, Julia*)

⁴⁵ REICHARDT, J. F., *Un hiver à Paris sous le Consulat*, op. cit., p. 143. « Ihre Feder ist unablässig beschäftigt in kleinen Erzählungen, Romanen und Märchen die Menge, welche die kritischen und theoretisch abhandelnden Schriften ernster Schriftsteller nicht lesen mögen [...] Ein Romanenjournal liefert fast wöchentlich etwas von ihr rüstigen Feder », *Vertraute Briefe aus Paris*, op. cit., p. 259-260.

⁴⁶ LILTI, A., *Le Monde des salons...*, op. cit., p. 117-118.

⁴⁷ L'assaut des Tuileries qui a lieu à cette date se solde par l'enfermement de la famille royale à la Conciergerie.

⁴⁸ COOPER-RICHET, D., *La France anglaise...*, op. cit., p. 30-38. Ce fut aussi le cas d'étrangers d'autres nationalités.

⁴⁹ Voir O'MEARA, K., 1886. *Un salon à Paris. Mme Mohl et ses intimes*, Paris, Plon ; SMITH, Maria Elmina, 1924. *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke*, Paris, Honoré Champion.

rencontraient un succès certain en Angleterre, sont de ceux-là. Après un premier séjour à l'été 1790, l'écrivaine britannique revient à Paris à partir de 1792. Connue pour sa chronique des événements révolutionnaires écrite en anglais et publiée à Londres (*Letters from France, 1790-1796*) par laquelle elle participe activement au Débat européen sur la Révolution, elle fréquente Manon Roland, l'épouse d'un ministre girondin de Louis XVI. Williams ouvre aussi son propre salon, où se retrouvent jusqu'en 1793 des partisans de la Gironde ainsi qu'une assemblée plus cosmopolite que chez Sophie de Condorcet ou Anne-Catherine Helvétius dont elle partage néanmoins les idées philosophiques et la sensibilité républicaine.

Si Williams ne renoue avec ses activités de salonnière qu'une fois la Révolution achevée, Mme de Condorcet et Mme Helvétius ont repris les leurs sous le Directoire. Situés non pas à Paris mais à Auteuil, les salons qu'elles animent sont principalement fréquentés par le groupe des Idéologues : savants, médecins, économistes ou historiens qui contribuent à la création d'instances d'enseignement nouvelles comme l'Institut, les Écoles centrales ou l'École Normale Supérieure. Pierre Cabanis, figure qui domine désormais le salon d'A.-C. Helvétius⁵⁰, est également très présent chez S. de Condorcet dont il a épousé la sœur. Passionné par les innovations sociales et politiques de la Révolution, Humboldt goûte les débats d'idées des habitués qui se retrouvent chez les deux Françaises⁵¹. S'il trouve Mme Helvétius plutôt excentrique – « Une femme qui a soixante-dix ans révolus. Habillée de manière extravagante ; d'une vivacité toute particulière, mi-enfantine, mi-affectée, et d'une sensibilité encore plus grande »⁵², il se plaît davantage à discuter de philosophie avec Sophie de Condorcet dont il livre néanmoins un portrait ambigu :

« Mme Condorcet [sic] est d'un commerce agréable et raffiné, mais l'on voit qu'elle est suffisamment ferme et décidée pour vite devenir dure et grossière. On note parfois chez

⁵⁰ Deux générations se sont succédé à Auteuil : les Encyclopédistes puis, après leur disparition, les Idéologues.

⁵¹ Wilhelm von Humboldt fréquente le salon de Mme Helvétius en 1798 et celui de Mme de Condorcet en 1799. Il a laissé de nombreux *Tagebücher* [Journaux] réunis dans ses *Gesammelte Schriften* (17 volumes). Mais comme l'explique sa traductrice française, certains des textes ont subi les vicissitudes du temps et de l'Histoire après le passage de l'armée soviétique à Tegel, en 1945. Nous n'avons pu consulter que l'édition suivante : HUMBOLDT, Wilhelm von, 2001. *Journal parisien* (1797-1799), traduction de l'allemand par É. Beyer, Arles, Actes Sud.

⁵² HUMBOLDT, W. von, *Journal parisien*, 13 juillet 1798, *op. cit.*, p. 170.

elle un certain dédain pour l'étranger et pour autrui. – Dans l'ensemble, donc, fort française, et tout le contraire de l'idéal. [...] Elle n'est point portée sur la bagatelle, du reste les affaires personnelles l'indiffèrent, et elle a plus ou moins renoncé à la coquetterie⁵³ ».

En dépit de la richesse intellectuelle de sa conversation, Mme de Condorcet paraît donc, aux yeux du voyageur germanique, ne pas présenter toutes les caractéristiques attendues chez une salonnière en ce qu'elle n'hésite pas, par exemple, à renoncer aux codes de civilité qui caractérisent la sociabilité mondaine. En effet, chez Mme de Condorcet et Mme Helvétius, l'engagement idéologique – frisant parfois la radicalisation⁵⁴ – l'emporte de loin sur la mondanité. Leur consœur expatriée, la Britannique Helen Maria Williams, semble être parvenue à mieux faire coïncider la politique, les échanges culturels et le modèle mondain du divertissement.

Sous le Consulat, servant thé ou punch selon la mode anglaise, l'autrice des *Letters from France* recevait jusqu'à soixante-dix convives dans l'hôtel particulier du Général Berthier, puis Quai Malaquais. Reichardt témoigne du succès rencontré par ses soirées que fréquentaient majoritairement des Anglais⁵⁵. Yorke mentionne pour sa part la surveillance policière dont ce salon fait l'objet, ce dont s'inquiète davantage encore un autre visiteur britannique, Greatheed, une connaissance de jeunesse de Williams : « la maison est presque taboue en raison de son républicanisme, et il nous est dit que le gouvernement surveille de près tous ceux qui la fréquentent⁵⁶ ». Si le salon de Williams est très prisé des Britanniques, Maria Edgeworth en 1802 refuse néanmoins de s'y rendre : « Nous n'avons pas choisi d'aller voir Miss Williams, bien que beaucoup d'Anglais le fassent. Elle ne fait partie d'aucune société que nous fréquentons, mais voit beaucoup de monde⁵⁷ ». Il semble en effet que l'épistolière et sa famille réprouvent l'immoralité de cette Miss Williams qui partage, sans être mariée, la vie d'un de leurs compatriotes : le divorcé John Hurford Stone⁵⁸. Unitarien radical

⁵³ 16 mai 1798, *ibid.*, p. 105.

⁵⁴ Voir LILTI, A., « Mondanité et Révolution... », article cité, p. 46-47.

⁵⁵ REICHARDT, J. F., *Vertraute Briefe aus Paris*, *op. cit.*, p. 207-208.

⁵⁶ « The house is almost taboo, in consequence of its republicanism, and we are told that the government keep an exact watch over all who frequent it » : GREATHEED, B., *An Englishman in Paris*, *op. cit.*, p. 43. Notre traduction.

⁵⁷ « Miss Williams we did not chuse to go to see, though many English do. She is not in any of the societies we are in but sees a vast deal of company » : Maria Edgeworth to Sophy Ruxton, 8 December 1802, in *Maria Edgeworth in France and Switzerland...*, *op. cit.*, p. 53. Notre traduction.

⁵⁸ Voir COOPER-RICHET, D., *La France anglaise...*, *op. cit.*, p. 24.

venu à Paris pour assister au développement de la Révolution française, proche des Girondins, le Britannique a présidé le *British Club* qui se réunissait à l'Hôtel White et qu'avaient fréquenté Thomas Paine, Lord Fitzgerald et même – nous y reviendrons – Henry Redhead Yorke. Homme d'affaires, Stone ouvre une imprimerie faisant aussi maison d'édition. Usant pour sa part d'ironie et de sous-entendus égrillards, Yorke se montre bien plus explicite qu'Edgeworth dans son dénigrement :

« Il n'est pas peu singulier que cette spirituelle demoiselle abrite et entretienne un tel ami, dont personne, même à Paris, ne dit du bien. On ne peut guère définir les activités de Stone, car celles-ci en font un curieux mélange de gentilhomme allemand, de sigisbée italien, de maître des cérémonies anglais et de perroquet français. [...] En un mot, c'est un homme à tout faire⁵⁹ ».

Yorke et, dans une moindre mesure, Edgeworth paraissent impitoyables à l'égard des femmes entretenant un compagnonnage hors mariage.

Reichardt, pour sa part, reproche à la salonnière l'« affectation sentimentale de [son] langage et de [ses] manières⁶⁰ » et livre une description peu flatteuse de son apprêtement : « au milieu de belles Anglaises assez élégantes, elle m'est apparue le visage encadré de flots de rubans, avec dans les cheveux un énorme bouquet qui lui retombait jusqu'à la racine du nez⁶¹ ». Il ridiculise aussi particulièrement l'attitude que Williams adopte avec les hommes de lettres qu'elle cherche à promouvoir (une pratique propre à la sociabilité du salon à la française), écrivant, par exemple, qu'elle se presse contre le poète Étienne Vigée (le frère de la peintre) dans une posture quasi lascive pour mieux recueillir les vers qu'il déclame⁶². Dans le portrait que le musicien

⁵⁹ « It is not a little singular, that this spiritual damsel, should harbour and entertain such a friend, of whom no one, even in Paris, speaks a good word. I am at a loss in what manner to describe his services ; his functions being so variously compounded of the German Squire, the Italian Cecisbeo, the English master of the ceremonies, and the French *perroquet*.—In short, he is a *man of all work*. » : YORKE, Henry Redhead, 1804. *Letters from France in 1802*, vol. II, London, H. D. Symonds, p. 384. Notre traduction.

⁶⁰ REICHARDT, J. F., *Un hiver à Paris sous le Consulat*, *op. cit.*, p. 119. « [...] ich habe nie an einer Engländerin eine solche, augenscheinlich gemachte, sentimentale Ziererei in Betragen und Aüsserungen gesehen » : *Vertraute Briefe aus Paris*, *op. cit.*, p. 207. Plusieurs sources témoignent d'une certaine affectation de langage et de manières chez Williams (on pense à Wollstonecraft qu'elle accueille chez elle en 1793 ou à Vigée-Le Brun qui l'a rencontrée plusieurs fois), mais elles n'ont aucunement l'aspect moqueur ou felleux des propos de Reichardt et plus encore de Yorke.

⁶¹ *Ibid.* « Mitten unter sehr eleganten, zum Theil schönen Engländerinnen war sie dermassen mit Florkappen zur beiden Seiten des Gesichts behangen, und hatte einen dicken Blumenstrauss bis auf die Nasenwürzel fallend », *ibid.*

⁶² *Ibid.*, p. 211.

livre de l'écrivaine britannique, l'érotisation prêtée à ses mouvements la disqualifie en tant que salonnière, la déconsidération dont elle fait l'objet s'étendant à l'assemblée qu'elle réunit : « Mais en voilà assez sur ce Cercle, que l'on [les étrangers] dit 'le plus intéressant' de Paris !⁶³ ». Reichardt s'inscrit donc en faux contre les témoignages positifs, voire enthousiastes, laissés par la plupart des voyageurs étrangers sur le salon de Williams.

Henry Redhead Yorke attaque avec plus de véhémence encore les manières de la salonnière et la compagnie qui se réunit chez elle. Assimilant celle qu'il appelle « Sainte Helen » à une « Prêtresse de la Révolution », tenant un « synode nocturne » formé de familiers peu recommandables (parmi lesquels « des homicides et des voleurs publics »), il la décrit ensuite en « pythonisse de Delphes [...] prise de convulsions lorsque l'inspiration la prend »⁶⁴. Ce portrait de Williams en illuminée (pour ne pas dire en hystérique) vise aussi à en disqualifier les propos dans la mesure où la Pythie antique se caractérisait notamment par l'obscurité des oracles qu'elle délivrait et qui lui étaient dictés par les prêtres du sanctuaire. L'hospitalité offerte par la salonnière anglaise est également vivement dénigrée dans des propos dédaigneux :

« Si vous souhaitez faire la connaissance d'un diable sous la forme d'un philosophe, d'un général, d'un législateur, d'un excentrique ou d'un voleur, et si vous acceptez d'être flatté et de boire du lait et de l'eau, vous trouverez ces différents personnages dans la coterie d'Helen, et vous serez toujours bien reçu par la chère fille⁶⁵ ».

Pourquoi Yorke manifeste-t-il une telle virulence à l'égard de cette hôtesse et des habitués de son salon ? Peut-être la violence et le fiel de ses développements traduisent-ils, sous forme déguisée, une certaine envie face à la notoriété de compatriotes qu'il connaissait déjà pour les avoir fréquentés une décennie auparavant. En effet, Yorke était alors un familier du *British Club* parisien que présidait Stone et qui, réuni le 18 novembre 1792 à l'Hôtel White afin de célébrer la victoire de

⁶³ REICHARDT, J. F., *Un hiver à Paris sous le Consulat*, op. cit., p. 121. « Doch genug und schon zuviel von diesem Cercle, der nach dem Urtheile so mancher Ausländer der interessanteste in Paris sein soll », *Vertraute Briefe aus Paris*, op. cit., p. 211.

⁶⁴ « This priestess of the Revolution has a nightly synod at her apartments [...] She snuffs the murky incense of adulation offered up by homicides, and public robbers. At the instant of inspiration, she becomes convulsed like her Delphic predecessor », YORKE, H. R., *Letters from France in 1802*, op. cit., p. 384.

⁶⁵ « If you wish to become acquainted with a devil in the shape of a philosopher, a general, a legislator, a quiz, or a thief, and you will reconcile yourself to flattery and milk and water beverage, you will find any of these characters at Helen's coterie, and you will always be well received by the dear girl », *ibid.*

Jemmapes remportée par les troupes du général Dumouriez, avait aussi ce soir-là mis à l'honneur Helen Maria Williams et Charlotte Smith pour leur soutien des bouleversements en cours⁶⁶. On le sait, à la suite de la Révolution française, Yorke, devenu un fervent loyaliste, combat les idées libérales qu'il avait précédemment défendues. Mais a-t-il pour autant besoin d'user d'autant de sarcasmes ? On peut donc se demander si, au-delà de divergences politiques manifestes, le visiteur ne règle pas certains comptes personnels : l'image de la réussite sociale que pouvaient offrir les affaires de Stone et la reconnaissance manifeste de Williams comme salonnière et autrice (elle venait de faire paraître à Londres ses *Sketches of the State of Manners and Opinions in the French Republic, towards the Close of the Eighteenth Centuries*) semblent blesser un personnage inconstant dans ses opinions politiques et en manque de visibilité sociale⁶⁷.

À l'inverse de Reichardt et Yorke, Catherine Wilmot, qui rend visite à sa compatriote en 1802, insiste sur l'austérité de la tenue vestimentaire de celle qui, il est vrai, venait de perdre sa sœur : « Elle porte, en plus de sa robe noire, une longue écharpe de gaze noire jetée sur la tête et tombant jusqu'aux pieds⁶⁸ ». En outre, la voyageuse confirme avec force détails la réputation intellectuelle et politique que les étrangers de passage prêtaient au salon de Williams : « nous avons passé la soirée dans sa bibliothèque, qui correspondait particulièrement à son style de société, cette dernière étant composée de sénateurs, de membres de l'Institut national (dans leurs manteaux bleus brodés) et du monde de la littérature⁶⁹ ». Ainsi Wilmot apprécie-t-elle tout particulièrement de pouvoir faire la connaissance de l'abbé Grégoire, de Lazare Carnot et du général polonais Kosciuszko. Quant à Lady Morgan, qui côtoie Williams

⁶⁶ Voir KENNEDY, Deborah, 2002. *Helen Maria Williams and the Age of Revolution*, Lewisburg, Bucknell University Press, p. 92.

⁶⁷ Après avoir initialement défendu l'esclavage, Yorke devient abolitionniste et se livre régulièrement à des revirements politiques, alternant entre positions libérales, voire radicales, et loyalistes. De 1795 à 1798, il est emprisonné à Dorchester Castle pour conspiration et sédition.

⁶⁸ « She wears, added to her black dress, a long black gauze scarf thrown over her head, and hanging down to her feet » : WILMOT, Catherine, 1920. *An Irish Peer on the Continent (1801-1803)*, [*Un pair d'Irlande sur le continent*], edited by T. U. Sadleir, London, Williams and Norgate, p. 38. Notre traduction.

⁶⁹ « we spent the evening in her Library, which was particular corresponding with her style of society, the latter being composed of Senators, Members of the National Institute (in their blue embroidered coats) and everyone in the literary line », *ibid.*, p. 39.

lors de son premier séjour en France, elle lui rend ainsi hommage : « La célèbre Hélène-Marie Williams demeure depuis longtemps à Paris, entourée d'un cercle nombreux d'amis choisis, qui se rassemble chez elle tous les dimanches dans la soirée⁷⁰ ». Comment comprendre que des points de vue aussi opposés que ceux de Reichardt et Yorke d'une part, de Wilmot et Morgan d'autre part, aient pu ainsi être formulés ? La féminité atypique d'une figure jugée excentrique au regard des assignations de genre (une femme vivant en union libre⁷¹, intervenant dans la sphère publique par ses publications et devenue célèbre pour une œuvre qui fraye avec l'histoire et la politique, terrains d'écriture considérés comme masculins⁷²) pouvait être dérangeante, ce qui expliquerait le dénigrement de ses propos, de sa tenue, de ses manières par certains des voyageurs (hommes comme Yorke et Reichardt ou femme dans le cas d'Edgeworth).

À en croire Yorke qui souscrit manifestement aux conceptions sur les effets de la Révolution formulées par Edmund Burke et devenues topiques dans le discours loyaliste britannique, la liaison extra-conjugale de Williams et Stone illustre même de façon emblématique le dérèglement moral régnant alors en France⁷³. Or, de ce climat décadent témoigne aussi, selon le voyageur, le mode de vie très libre d'une Thérésia Cabarrus pour sa part deux fois divorcée et entretenue par un nouvel amant⁷⁴.

⁷⁰ « The celebrated Helen Maria Williams has long been a resident in Paris, surrounded by a large circle of distinguished friends, who meet every Sunday evening at her hotel » : MORGAN, Lady, *France, op. cit.*, p. 398-399; *La France, op. cit.*, p. 341. L'écrivaine irlandaise rend un nouvel hommage à Williams dans *The Book of the Boudoir* (London, Colburn, 1829) ainsi que dans *France in 1829-30* (London, Saunders and Otley, 1831).

⁷¹ A. Lilti précise que la situation la plus favorable à la condition de salonnière était le veuvage ou la séparation de fait, les célibataires faisant figure d'exception. Voir *Le Monde des salons...*, *op. cit.*, p. 111.

⁷² Voir le chapitre « Le genre des genres » dans PLANTÉ, Christine, 2015. *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 196-221.

⁷³ Exposée en 1790 dans *Reflections on the Revolution in France*, la célèbre position d'E. Burke sur la dégradation morale produite par les événements révolutionnaires français a été maintes fois discutée dans le cadre du Débat européen sur la Révolution.

⁷⁴ À propos d'un dîner donné par Mme Tallien, « séparée depuis longtemps de son aimable mari, et qui vit maintenant avec un riche marchand », l'auteur écrit en s'offusquant : « Il y avait seize personnes à table, si l'on excepte Madame et son cher ami ; et qui, à votre avis, était l'une de ces seize personnes ? Tallien lui-même ! » (notre traduction). « [...] the dinner given the other day by Madame Tallien, who has been long parted from her loving husband, and now lives with a rich merchant [...] There were sixteen persons at table, exclusive of Madame, and her *cher ami* ; and who do you think was one of the sixteen ? – Tallien himself ! » : YORKE, H. R., *Letters from France in 1802, op. cit.*, p. 385.

III-Les gloires nouvelles du monde parisien

Étroitement liées au monde de la finance, Thérésia Tallien (redevenue Thérésia Cabarrus depuis son divorce) et Juliette Récamier règnent sur la mode depuis le Directoire. Avec Mme Hamelin, Melle Lange et la future Mme Bonaparte, elles sont emblématiques de ces « Merveilleuses⁷⁵ » qui, après la réaction thermidorienne, déploient un train de vie fastueux. Leur grâce et leurs moyens financiers hors du commun ne peuvent, nous le verrons, laisser insensibles les voyageurs et les voyageuses étrangers. En effet, ces privilégiées optent pour des tenues vestimentaires qui sont perçues comme provocantes (abandonnant le corset et lançant la mode du costume dit à la grecque, elles revêtent des étoffes fluides, voire transparentes⁷⁶) et s'adonnent à des divertissements (comme la pratique de la valse) qui font beaucoup gloser. Souvent assimilées à des courtisanes en raison de leur liberté de mœurs, elles sont néanmoins des « salonnières cultivées, fines, intelligentes et spirituelles », jouant « un rôle discret d'intermédiaires efficaces au cœur de réseaux d'influence consacrés à l'entraide mondaine⁷⁷ ». Les réceptions somptueuses que ces nouvelles icônes de mode organisent dans leurs hôtels particuliers de style néo-classique ne sont pas étrangères à la « volonté de Bonaparte de voir renaître la vie élégante dont le lustre rejaillirait sur le régime⁷⁸ ». Mais, tenant davantage du « salon de divertissement » que du « salon d'idées ou de discussion⁷⁹ », de telles soirées font une part limitée aux échanges politiques et ont une vocation littéraire et artistique moindre que les réunions qui se tiennent chez Genlis, Vigée-Le Brun ou Williams. En outre, puisque comme le relève

⁷⁵ BRUSON, Jean-Marie, 2016. « Les 'Merveilleuses'. Transgressions vestimentaires et émancipation féminine », in Martial Poirson (dir.), *Amazones de la Révolution. Des femmes dans la tourmente de 1789*, Montreuil, Gourcuff Gradenigo, p. 111-121. Le mot « Merveilleuse » était employé par les contemporains, comme en témoignent les propos de Louis-Sébastien Mercier (*Le Nouveau Paris*, 1798).

⁷⁶ On peut se rapporter à ce sujet aux illustrations de contemporains comme Boilly et Salvatore Tresca ou encore aux caricatures de Gillray.

⁷⁷ LE BOZEC, C., *Les Femmes et la Révolution*, op. cit., p. 159.

⁷⁸ CHAUSSINAND-NOGARET, Guy, 1991. « De l'aristocratie aux élites », in Guy Chaussinand-Nogaret (dir.), *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Tallandier, p. 313.

⁷⁹ DAUMARD, Adeline, 1986. « La vie de salon en France dans la première moitié du XIX^e siècle », in Étienne François (dir.), *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse, 1750-1850*, Paris, Éditions Recherches sur les Civilisations, p. 81-92.

Greatheed on peut même y trouver des commis de bureau⁸⁰, l'assemblée qui se presse chez les nouvelles « reines de Paris » forme une société plus ouverte et plus mêlée que celle des salons pré-révolutionnaires ou révolutionnaires qui favorisaient essentiellement le « rapprochement entre élites sociales et élites du talent et du savoir⁸¹ ».

Aux yeux des Français revenus d'émigration, cette physionomie nouvelle de la sociabilité mondaine exprime le triomphe des « nouveaux riches », ces représentants de la finance et du négoce qu'une Mme de Genlis considère avec mépris comme des « parvenus⁸² » et qu'elle juge en parfait accord avec la vulgarité du régime consulaire puis de la cour impériale. La comtesse oppose de la sorte les salons et ce nouveau type de réunions :

Je ne retrouvai plus de bureaux d'esprit [...] on appeloit ainsi jadis, en dérision, les maisons dont la société étoit principalement composée de gens de lettres, de savans et d'artistes célèbres, et dont les conversations n'avoient pour objet que les sciences, la littérature et les beaux-arts : voilà ce que les ignorans et les sots tâchèrent toujours de tourner en ridicule⁸³.

Oh ! le bon temps où, lorsqu'on se rassembloit dans un salon, on ne songoit qu'à plaire et à s'amuser ! [...] Quel est ce salon assiégé où l'on entre en foule, en tumulte ; où tout le monde entassé, pressé, se tient debout ; où les femmes ne peuvent trouver un siège ?... On vante l'esprit de la maîtresse de maison ; mais à quoi lui sert-il ? Elle ne peut ni parler, ni entendre ; il est impossible de s'approcher d'elle. Un mannequin placé dans un fauteuil feroit aussi bien qu'elle les honneurs d'une telle soirée. Elle est condamnée à rester là jusqu'à trois heures du matin et elle ira se coucher sans avoir pu apercevoir la moitié des gens qu'elle a reçus... C'est là une *assemblée à l'angloise* ! Il faut convenir que les *soirées à la françoise*, passées jadis au Palais-Royal, au Palais-Bourbon, au Temple, chez Mme de Montesson, etc. valaient mieux que cela⁸⁴.

Pour leur part, les voyageurs qui, à l'instar de Reichardt ou Greatheed, ont connu l'Ancien Régime se montrent partagés à l'égard de ces soirées : attirés par le luxe qui y est déployé, ils sont en mesure aussi de témoigner des évolutions qu'ils jugent

⁸⁰ À propos d'un bal donné chez Juliette Récamier auquel il fut invité, l'auteur mentionne une « compagnie dont la composition allait des personnes les plus haut placées sous l'Ancien Régime aux plus modestes des commis de bureau » (notre traduction). « The company from the highest of the old regime to the lowest clerk in the office » : GREATHEED, B., *An Englishman in Paris*, *op. cit.*, p. 20.

⁸¹ CHAUSSINAND-NOGARET, G., « De l'aristocratie aux élites », article cité, p. 308.

⁸² « Je vis beaucoup de parvenus qui, nés dans la classe de simples ouvriers, avoient fait les plus brillantes fortunes » : GENLIS, S.-F. de, *Mémoires*, t. 5, *op. cit.*, p. 87.

⁸³ *Ibid.*, p. 89.

⁸⁴ GENLIS, S.-F. de, *Mémoires*, t. 7, *op. cit.*, p. 10-11.

négatives en termes de manières et de sociabilité puisqu'elles peuvent même, nous allons le voir, confiner à des formes d'antisociabilité⁸⁵.

Pour les écrivains-voyageurs, ces mondanités sont d'abord l'occasion de décrire à leurs compatriotes les nouvelles modes vestimentaires (robes plus légères pour les femmes, abandon du grand uniforme pour les officiers) ou le mobilier dernier cri – lit de style antique ou formes importées d'Égypte à la suite de la campagne de Bonaparte (la chambre à coucher de Juliette Récamier passant alors pour être la plus somptueuse de Paris⁸⁶) –, tout en rendant compte des transformations urbanistiques de la capitale et de la nouvelle géographie de ses salons. Reichardt qui, grâce au banquier Tourton, a pu faire connaissance avec le « grand monde » lors d'une soirée chez Thérésia Cabarrus (elle réside à proximité des Invalides), reconnaît y avoir apprécié les raffinements d'un luxe élégant : musique, danse, mets exquis. Mais le musicien ne cache pas avoir été excessivement gêné par la foule des invités (il faut pour la nourrir déployer pas moins de trois services successifs) et il regrette que « l'unique préoccupation des gens qui reçoivent soit désormais d'entasser le plus de monde possible dans ce salon, sans se soucier de savoir si l'on causera, si la place sera suffisante, si l'on n'étouffera pas [...]»⁸⁷. Car il en est de même chez Juliette Récamier, rue de la Chaussée d'Antin, dans l'ancien hôtel particulier des Necker, lors des réunions à date fixe (les lundis, si populaires qu'ils semblent le lieu d'invasions constantes – particulièrement d'Anglais, que le musicien n'apprécie guère –) ou lors de somptueux bals. Dans de telles soirées, l'hôtesse, toujours en mouvement, virevolte, passant d'un lieu à l'autre, d'un groupe à l'autre. Sur le modèle anglais, hommes et femmes semblent désormais avoir des activités séparées, les premiers s'adonnant particulièrement aux jeux de cartes et de hasard⁸⁸ :

⁸⁵ Voir ASKE, Katherine et PAGE-JONES, Kimberley (dir.), 2017. *L'Insociable sociabilité : résistances et résiliences*, Paris, Éditions Le Manuscrit.

⁸⁶ Voir GREATHEED, B., *An Englishman in Paris*, *op. cit.*, p. 20.

⁸⁷ REICHARDT, J. F., *Un hiver à Paris sous le Consulat*, *op. cit.*, p. 234. « Dies ist das Einzige, was man hier eigentlich mit solchen Assembléen beabsichtigt : recht viel Menschen aller Art zusammen zu bringen. Ob man sich unterhält, ob man Raum hat sich zu bewegen, Luft zu athmen, das kümmert keinen », *Vertraute Briefe aus Paris*, *op. cit.*, p. 453.

⁸⁸ Humboldt en témoigne déjà, qui évoque les cercles de jeu réunis chez Thérésia Cabarrus jusqu'à l'aube. Voir *Journal parisien*, *op. cit.*, janvier 1799, p. 268.

« [Madame Tallien] s'est exclusivement consacrée à recevoir, à placer et à entretenir les dames, Anglaises en grande majorité, qui venaient à son assemblée. Elle s'asseyait tantôt auprès de l'une, tantôt auprès d'une autre, toujours en mouvement, entraînant à sa suite un groupe de cavaliers empressés. Pour les hommes, il y avait une quantité de tables de jeu ; la maîtresse de la maison présentait elle-même les cartes. [...] Quant aux Anglais, ils n'ont pas bougé des tapis verts sur lesquels l'or s'amoncelait ; les jeux de hasard faisaient fureur⁸⁹. »

Produit de l'affirmation de la bourgeoisie mais aussi des évolutions économiques et techniques accompagnant la naissance du modèle capitaliste, la minoration de la conversation constitue un changement de paradigme dans les pratiques de sociabilité que le témoignage de Reichardt met en relief. Comme l'expliquent Anthony Glinoyer et Vincent Laisney,

Le XIX^e siècle marque une rupture ou plutôt un tournant dans l'art de converser. 'Converser' n'est d'ailleurs plus le mot adéquat, désormais on *cause* ou on *discute*. Car la *conversation* est marquée idéologiquement, littérairement et sociologiquement : son emploi, après la Révolution, renvoie à l'Ancien Régime, au Classicisme, aux salons. Dans l'élite bourgeoise, s'y attachent, malgré une sorte de nostalgie obligée, de fortes connotations négatives – oisiveté, préciosité, féminité, mondanité, superficialité – qui en font un véritable repoussoir [...]⁹⁰.

La reconfiguration de la sociabilité mondaine reposant d'une part sur un brassage social plus large, d'autre part sur l'ostentation de fortunes nouvellement édifiées, Maria Edgeworth s'entend dire qu'il ne faut fréquenter à Paris que la meilleure société, c'est-à-dire « les hommes de lettres et les anciens nobles⁹¹ ». À la lire, son père aurait été dégoûté de ce qu'il avait pu voir des « nouveaux riches » se réunissant chez Thérésia Cabarrus⁹². Invitée chez Juliette Récamier, la voyageuse est toutefois enchantée de la société brillante et élégante qu'elle y rencontre et tient, dans ses lettres, à insister sur l'extrême décence des toilettes féminines⁹³. Catherine Wilmot lui fait écho lorsque, relevant combien le moindre des déplacements de Thérésia

⁸⁹ REICHARDT, J. F., *Un hiver à Paris sous le Consulat*, *op. cit.*, p. 233. « [...] sie war unaufhörlich beschäftigt, die Menge Damen, besonders Engländerinnen, die sich zu ihrer Assemblée einfanden, auf das artigste und verbindlichste zu empfangen und zu placieren ; bald setzte sie sich zu jener, bald zu dieser, und hielt dadurch alle männliche Wesen in einer beständigen Bewegung um sich herum. Für die Herren war sie besorgt, Spieltische zu allerlei Hasardspiele bereiten zu lassen und sie dann förmlich mit Karten dazu einzuladen [...] (Es ward natürlich nur mit Gold gespielt). Eine Menge Engländer verliess aber die langen grünen Tische, voll Würfel, gar nicht », *Vertraute Briefe aus Paris*, *op. cit.*, p. 451.

⁹⁰ GLINOER, A., LAISNEY, V., *L'Âge des cénacles...*, *op. cit.*, p. 267.

⁹¹ « the men of literature and les anciens nobles » : Maria Edgeworth to Sophy Ruxton, 8 December 1802, in *Maria Edgeworth in France and Switzerland...*, *op. cit.*, p. 53.

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*, p. 54.

Tallien focalise l'attention publique, elle souligne la modestie de sa mise⁹⁴. Edgeworth restera liée à celle que Napoléon ne tardera pas à éloigner de Paris en raison des liens amicaux qu'elle entretient avec Germaine de Staël : en effet, après la chute de l'Empire, la voyageuse rendra visite à Juliette Récamier dans le petit appartement du couvent de l'Abbaye-aux-Bois où l'ancienne Parisienne, malgré un train de vie désormais réduit, reçoit avec beaucoup d'élégance et séduit par les charmes de sa conversation⁹⁵. La lettre qu'Edgeworth consacre à cette rencontre montre bien que celle qui, parmi les « reines de Paris », avait prodigué de dispendieuses fêtes n'en sut pas moins être également une salonnière accomplie, dont a posteriori la tradition a même pu faire l'incarnation emblématique de la sociabilité à la française⁹⁶.

Conclusion

Du Directoire à la Restauration co-existent à Paris des pratiques de sociabilité diverses, irriguées par des sensibilités intellectuelles et politiques tranchées. Selon les cercles, la part dévolue au débat d'idées et aux activités littéraires ou artistiques d'une part, à la mondanité et à la politique d'autre part varie. Mais, avec la réaction thermidorienne et dans le contexte du développement de fortunes nouvelles, on voit apparaître, à côté des pratiques héritées de l'Ancien Régime, des modalités de réception plus ouvertes en termes de mixité sociale ou de modes étrangères (principalement anglaises). Lanceuse de mode à la fin du règne de Louis XVI, une Vigée-Le Brun, à son retour d'émigration, est remplacée dans ce rôle par les anciennes Merveilleuses (Thérésia Cabarrus, Juliette Récamier, Joséphine de Beauharnais) qui appartiennent à une nouvelle génération et évoluent dans d'autres cercles sociaux. Les récits des voyageurs étrangers montrent la persistance et le renouvellement des usages, non sans exprimer parfois une pointe de nostalgie ou d'idéalisation à l'égard de

⁹⁴ WILMOT, C., *An Irish Peer on the Continent*, *op. cit.*, p. 37.

⁹⁵ Maria Edgeworth to Mrs Edgeworth, 11h May 1820, in *Maria Edgeworth in France and Switzerland...*, *op. cit.*, p. 121.

⁹⁶ Voir GLINOER, A., LAISNEY, V., *L'Âge des cénacles...*, *op. cit.*, p. 109 et MARTIN-FUGIER, Anne, 2009. *Les Salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin, p. 9.

pratiques pré-révolutionnaires qui restent associées au bon goût et à la civilité. Ils témoignent aussi de la place qu'occupaient, dans le Paris du tournant du XVIII^e siècle et jusqu'à la Restauration, des salons aujourd'hui oubliés dans l'historiographie française de la sociabilité⁹⁷ comme celui, alors fameux, de la Britannique Helen Maria Williams : ancienne voyageuse ayant élu résidence dans la capitale, salonnière étrangère et atypique à de nombreux égards qui réunissait chez elle une société très cosmopolite et, nous l'avons vu, ne laissait pas indifférent⁹⁸.

Dans les différents cercles dont ils rendent compte, les visiteurs et visiteuses étrangers restent toutefois des extérieurs et non des familiers, qu'ils soient invités par la salonnière elle-même, qu'ils lui soient recommandés ou qu'ils accompagnent un intime des lieux. Le regard distancié porté sur les pratiques sociales qu'ils relatent en fait de précieux passeurs culturels dans une Europe au sein de laquelle se développent le mouvement romantique et l'éveil des nationalités. En effet, les relations de voyage, qu'elles soient ou non immédiatement publiées au retour des auteurs dans leur pays d'origine (voire traduites dans différentes langues), contribuent activement à la diffusion et à la circulation des idées, des modèles et des œuvres, soit plus largement à l'accroissement des transferts culturels en cette ère de mutations multiples, où s'affirment tant une conscience nouvelle de l'histoire nationale⁹⁹ qu'un sentiment d'élargissement de l'espace produit par l'accélération des mobilités géographiques et sociales et l'entrée dans l'ère capitaliste.

En raison du poids des considérations morales ou des représentations sociales (touchant notamment aux normes de genre), les jugements que ces auteurs et autrices portent sur les différents cercles dans lesquels ils pénètrent et sur les hôtes qui les animent ne dépendent pas toujours de communauté de genre, de nationalité ou de sensibilité politique. Ainsi, campée sur les questions de respectabilité, une voyageuse

⁹⁷ Les historiens français de la sociabilité ou de la littérature (Lilti, Charle, Mansel, Reid...) ne la mentionnent pas, peut-être parce qu'elle est généralement absente des œuvres des mémorialistes français et qu'elle a écrit en anglais une œuvre destinée à ses compatriotes et publiée à Londres.

⁹⁸ Tous les voyageurs de notre corpus la mentionnent, Humboldt excepté. En effet, au moment où le savant prussien séjourne à Paris, Williams, on l'a dit, n'a pas encore rouvert son salon.

⁹⁹ BOURGUINAT, Nicolas et VENAYRE, Sylvain, 2007. *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal. Contraintes nationales et tentations cosmopolites. 1790-1840*, Paris, Nouveau Monde Éditions, p. 534-536.

appartenant à l'élite anglo-irlandaise comme Maria Edgeworth ne fait montre d'aucune solidarité de genre à l'égard de deux salonnières-écrivaines aussi différentes en termes d'âge, de trajectoire sociale et d'opinions politiques que Genlis et Williams : l'ancienne maîtresse du duc d'Orléans désormais confite en religion et la radicale Britannique vivant en union libre lui paraissent moralement infréquentables. Un libéral comme le Prussien Reichardt se montre quant à lui très sévère à l'égard de Williams, dont les sympathies républicaines ne peuvent être mises en doute et dont l'esprit et l'œuvre ont contribué à former l'institution régulière que constitue son salon. On peut donc se demander si ce qui heurte certains des visiteurs étrangers n'est pas la visibilité que confère aux femmes la tenue d'un salon¹⁰⁰, pratique sociale ayant potentiellement des répercussions indirectes dans la sphère publique. Car, sans réelle égalité de droits (rappelons que la Convention a refusé d'accorder le droit de vote et d'éligibilité aux femmes, qui se voient même chassées des rues après Prairial¹⁰¹ et exclues des institutions culturelles, scientifiques ou artistiques créées sous le Directoire¹⁰²), et alors même que le régime consulaire préparait le code civil qui, à partir de 1804, allait accentuer la domination masculine et patriarcale, celles qui tentent de faire entendre leur voix dans la cité ne disposent en ce tournant de XVIII^e siècle que de deux principaux moyens : la création littéraire ou artistique (encore faut-il parvenir à se faire publier ou à exposer en tant que femme¹⁰³) et l'animation d'un salon. On ne s'étonnera donc pas que, considérée comme un possible modèle d'émancipation féminine, la position de salonnière ait pu être enviée par certaines étrangères¹⁰⁴ ou ait donné lieu à

¹⁰⁰ Dans le reste de l'Europe, les sociabilités masculine et féminine étaient plus nettement séparées. Voir LILTI, A., *Le Monde des salons...*, *op. cit.*, p. 413-414.

¹⁰¹ Le 4 prairial, la Convention a voté à l'unanimité un texte interdisant l'attroupement de plus de cinq femmes dans l'espace public.

¹⁰² LE BOZEC, C., *Les Femmes et la Révolution*, *op. cit.*, p. 143-150.

¹⁰³ Rappelons que, sous l'Ancien régime, l'Académie royale de peinture et de sculpture ne forme que les élèves de sexe masculin et que, créée en 1816, l'École des Beaux-arts s'ouvre aux élèves de sexe féminin en 1897 seulement. Se former est l'une des premières difficultés rencontrée par une créatrice potentielle dans le paysage social et institutionnel avant la fin du XIX^e siècle. Une artiste comme Vigée-Le Brun a été encouragée à dessiner par son père, lui-même peintre, puis a pu ponctuellement se former (mais pas à la peinture du nu, ce qui la dessert pour la pratique du genre pictural le plus noble : la peinture d'histoire) dans l'atelier d'amis de son père. Ajoutons que les langues anciennes et l'histoire (connaissances utiles pour écrire des pièces de théâtre, en particulier des tragédies) n'étaient généralement pas enseignées aux filles.

¹⁰⁴ On pense ici à la Berlinoise Rahel Levin-Varnhagen qui, dans la solitude de sa mansarde, établit un très vaste réseau épistolaire. Voir HOOCK-DEMARLE, M.-C., *L'Europe des lettres...*, *op. cit.*, p. 274-276.

des imitations. Ainsi de Lady Morgan qui, lors de son second séjour parisien en 1818-1819, ouvre son propre salon, refusant d'y recevoir selon l'usage des *rouths* londoniens pour y privilégier la forme de la conversation éclairée et la promotion d'auteurs ou d'artistes.

Mais, sous la Restauration, le phénomène social du salon parisien réunissant, sur le modèle hérité de l'Ancien Régime, les classes économiques privilégiées et les élites du savoir ou du talent n'en brille pas moins de ses derniers feux. Caractérisée par une démocratisation croissante et par l'affirmation d'une politisation plus nette, sa reconfiguration au XIX^e siècle tient aussi surtout, selon Martine Reid, à ce que les salonnières sont désormais des femmes de lettres réputées (à la manière de Germaine de Staël, de George Sand ou de Rachilde), situation encore peu répandue dans le paysage institutionnel français¹⁰⁵. En outre, sans disparaître, les salons se voient fortement concurrencés par un mode de sociabilité culturelle qui refuse la mixité, resserré autour de la lecture et de discussions esthétiques : celui du cénacle, espace masculin de camaraderie artistique où les créateurs entendent se retrouver entre pairs et qu'anime l'un d'entre eux. Cet « avatar bourgeois du salon », expliquent Anthony Glinoyer et Vincent Laisney, « rejette » d'autant plus facilement « tout élément exogène¹⁰⁶ » qu'en France, au cours du XIX^e siècle, l'instauration du droit d'auteur a libéré les créateurs d'une certaine dépendance au mécénat des salons, tandis que les femmes font l'objet d'une assignation accrue à la sphère domestique et que le discours de condamnation des « bas-bleus » gagne en véhémence¹⁰⁷. « Le dispositif cénacle / salon confirme la situation des deux sexes dans le champ littéraire¹⁰⁸ », c'est-à-dire l'infériorité et la moindre visibilité des créatrices par rapport aux créateurs auxquels le cénacle, de nature moins mondaine que le salon, est réservé.

BIBLIOGRAPHIE

¹⁰⁵ REID, Martine, 2020. « Cénacles et salons », in Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, t. 2, Paris, Gallimard, p. 69.

¹⁰⁶ GLINOER, A., LAISNEY, V., *L'Âge des cénacles...*, *op. cit.*, p. 16.

¹⁰⁷ Nous renvoyons une nouvelle fois à *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur* de C. Planté.

¹⁰⁸ REID, M., « Cénacles et salons », article cité, p. 72.

Sources primaires

EDGEWORTH, Maria, 1979. *Maria Edgeworth in France and Switzerland. Selections from the Edgeworth family letters*, edited by Christina Colvin, Oxford, Oxford University Press.

FIÉVÉE, Joseph, 1831. « Mme de Genlis », *L'Artiste. Journal de la littérature et des beaux-arts*, n° 1.

GENLIS, Stéphanie-Félicité de, 1825. *Mémoires*, Paris, Ladvoat.

GENLIS, Stéphanie-Félicité de, 2003. *The Unpublished Correspondence of Mme de Genlis and Related Documents in the Chinnery Family Papers*, edited by Denise Yim, Oxford, Voltaire Foundation.

GREATHEED, Bertie, 1953. *An Englishman in Paris [1803]*, edited by J. P. T. Bury and J. C. Barry, London, Geoffrey Bles, p. 27.

HUMBOLDT, Wilhelm von, 2001. *Journal parisien (1797-1799)*, traduction de l'allemand par Élisabeth Beyer, Arles, Actes Sud.

MORGAN, Lady, 1818. *France*, vol. II, London, Henry Colburn.

MORGAN, Lady, 1818. *La France*, t. II, traduction française par A. J. B. D., Paris, Treutel et Würtz.

MORGAN, Lady, 1820. *The Book of the Boudoir*, London, Colburn.

MORGAN, Lady, 1831. *France in 1829-30*, London, Saunders and Otley.

REICHARDT, Johann Friedrich, 1804. *Vertraute Briefe aus Paris geschrieben in den Jahren 1802 und 1803*, Hamburg, B. G. Hoffmann, Erster Theil.

REICHARDT, Johann Friedrich, 2003. *Un hiver à Paris sous le Consulat (1802-1803)*, traduction française de Charles Mehl, édition de Thierry Lentz, Paris, Tallandier.

VIGÉE-LE BRUN, Élisabeth, 2015. *Souvenirs*, édition de Geneviève Haroche-Bouzinac, Paris, Honoré Champion.

WILMOT, Catherine, 1920. *An Irish Peer on the Continent (1801-1803)*, edited by Thomas U. Sadleir, London, Williams and Norgate.

YORKE, Henry Redhead, 1804. *Letters from France in 1802*, vol. II, London, H. D. Symonds.

Sources secondaires

ASKE, Katherine et PAGE-JONES, Kimberley (dir.), 2017. *L'Insociable sociabilité : résistances et résiliences*, Paris, Éditions Le Manuscrit.

- BIARD, Michel, BOURDIN, Philippe, MARZAGALLI, Silvia, 2014. *Révolution, Consulat, Empire (1789-1815)*, Paris, Belin.
- BOURGUINAT, Nicolas et VENAYRE, Sylvain, 2007. *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal. Contraintes nationales et tentations cosmopolites. 1790-1840*, Paris, Nouveau Monde Éditions.
- CHARLE, Christophe (dir.), 2009. *Le Temps des capitales culturelles. XVIII^e-XX^e siècles*, Paris, Champ-Vallon.
- CHAUSSINAND-NOGARET, Guy (dir.), 1991. *Histoire des élites en France du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Tallandier, p. 308.
- COOPER-RICHET, Diana, 2018. *La France anglaise de la Révolution à nos jours*, Paris, Fayard.
- CRAVERI, Benedetta, 2002. *L'Âge de la conversation* [2001], traduction de l'italien par E. Deschamps-Pria, Paris, Gallimard.
- DAUMARD, Adeline, 1986. « La vie de salon en France dans la première moitié du XIX^e siècle », in Étienne François (dir.), *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse, 1750-1850*, Paris, Éditions Recherches sur les Civilisations.
- DOLAN, Brian, 2001. *Ladies of the Grand Tour*, London, HarperCollins.
- DOW, Gilian, 2008. « “The best system of education ever published in France”: Adélaïde et Théodore en Angleterre », in François BESSIRE et Martine REID (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Publications des Universités de Rouen et du Havre.
- FAUVILLE, Henri, 1989. *La France de Bonaparte vue par les visiteurs anglais*, Aix-en-Provence, Édisud.
- FUMAROLI, Marc, 2015. *La République des Lettres*, Paris, Gallimard.
- GLINOER, Anthony, LAISNEY, Vincent, 2013. *L'Âge des cénacles. Confraternités littéraires et artistiques au XIX^e siècle*, Paris, Fayard.
- GOODRICH, Amanda, 2019. *Henry Redhead Yorke. Colonial Radical*, London and New York, Routledge.
- HABERMAS, Jürgen, 1988. *Le Discours philosophique de la modernité. Douze conférences* [1985], traduction de l'allemand par Ch. Bouchindhomme et R. Rochlitz, Paris, Gallimard.
- HOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, 2008. *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel.
- KENNEDY, Deborah, 2002. *Helen Maria Williams and the Age of Revolution*, Lewisburg, Bucknell University Press.
- LE BOZEC, Christine, 2014. *La Première République (1792-1799)*, Paris, Perrin.

- LE BOZEC, Christine, 2019. *Les Femmes de la Révolution (1770-1830)*, Paris, Passés Composés/Humensis.
- LÉONARD-ROQUES, Véronique, 2022. « Stéphanie-Félicité de Genlis », *Encyclopédie numérique de la sociabilité britannique au cours du long dix-huitième siècle* [en ligne], URL: <https://www.digitens.org/fr/notices/stephanie-felicite-de-genlis.html>
- LILTI, Antoine, 2005. *Le Monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard.
- LILTI, Antoine, 2007. « Mondanité et Révolution : les hommes de lettres et la sociabilité mondaine à la fin du XVIII^e siècle, in Philippe Bourdin et Jean-Luc Chappey (dir.), *Réseaux et sociabilité littéraire en Révolution*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal.
- MANSEL, Philip, 2001. *Paris, capitale de l'Europe (1814-1852)*, Paris, Perrin.
- MARTIN-FUGIER, Anne, 2009. *Les Salons de la III^e République. Art, littérature, politique*, Paris, Perrin.
- MOLLIER, Jean-Yves, REID, Martine, YON, Jean-Claude, (dir.), 2005. *Repenser la Restauration*, Paris, Nouveau Monde Éditions.
- O'MEARA, K., 1886. *Un salon à Paris. Mme Mohl et ses intimes*, Paris, Plon.
- PERROT, Michelle, 2002. « Sortir », in *Histoire des femmes en Occident. Le XIX^e siècle* [1991], Paris, Plon.
- PLANTÉ, Christine, 2015. *La petite sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- POIRSON, Martial (dir.), 2016. *Amazones de la Révolution. Des femmes dans la tourmente de 1789*, Montreuil, Gourcuff Gradenigo.
- REID, Martine, 2020. « Cénacles et salons », in Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, t. 2, Paris, Gallimard.
- SMITH, Maria Elmina, 1924. *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Miss Mary Clarke*, Paris, Honoré Champion.
- TULARD, Jean et Marie-José, 2019. *Les Égéries de la Révolution*, Paris, Robert Laffont.
- YIM, Denise, 2022. *A Genlis Education and Enlightenment Values: Mrs Chinnery and her Children*, London, Routledge.

Aske, Katherine

Barry, Jeanne du

Beauharnais, Fanny de

Beauharnais, Joséphine de

Berthier, général
Bessire, François
Biard, Michel
Boilly, Louis-Léopold
Bonaparte, Napoléon (voir Napoléon Ier)
Bourdin, Philippe
Bourguinat, Nicolas
Bruson, Jean-Marie
Cabanis, Pierre
Cabarrus, Thérésia
Carnot, Lazare
Chappey, Jean-Luc
Charle, Christophe
Chaussinand-Nogaret, Guy
Chinnery, Margaret
Clarke, Mary
Cooper-Richet, Diana
Craveri, Benedetta
Dashkov, princesse
Daumard, Adeline
Delille, Jacques
Diderot, Denis
Dolan, Brian
Dow, Gilian
Dumouriez, général
Edgeworth, Maria
Fauville, Henri
Fiévée, Joseph
Fitzgerald, lord
Frédéric le Grand
Fumaroli, Marc
Genlis, Stéphanie-Félicité de
Gillray, James
Glinoyer, Anthony

Goodrich, Amanda
Greatheed, Bertie
Grégoire, abbé
Habermas, Jürgen
Hamelin, Fortunée
Hamilton, Lady
Hooock-Demarle, Marie-Claire
Humboldt, Wilhelm von
Kennedy, Deborah
Kosciuszko, général
Krüdener, Juliane von
Lange, Melle
Le Bozec, Christine
Laisney, Vincent
Léonard-Roques, Véronique
Levin-Varnhagen, Rahel
Lilti, Antoine
Louis XVI
Louis XVIII
Mably, Gabriel Monnot de
Mansel, Philip
Marie-Antoinette
Martin-Fugier, Anne
Marzagalli, Silvia
Mercier, Louis-Sébastien
Mohl, Mme
Mollier, Jean-Yves
Morgan, Lady (Owen, Sydney)
Montesquieu
Montesson, Mme de
Napoléon
Necker, Suzanne
O'Meara, K.
Orléans, Philippe de

Page-Jones, Kimberley
Payne, Thomas
Perrot, Michelle
Piozzi, Hester
Planté, Christine
Poirson, Martial
Potemkine, princesse
Rachilde
Récamier, Juliette
Reichardt, Johann Friedrich
Reid, Martine
Roland, Manon
Romney, George
Rousseau, Jean-Jacques
Ruxton, Sophy
Sand, George
Siddons, Sarah
Smith, Charlotte
Smith, Maria Elmina
Sneyd, Mary
Stael, Germaine de
Stone, John Hurford
Tresca, Salvatore
Tulard, Jean
Tulard, Marie-José
Venayre, Sylvain
Vigée-Le Brun, Élisabeth
Vigée, Etienne
Voltaire
Wilmot, Catherine
Wollstonecraft, Mary
Yim, Denise
Yon, Jean-Claude
Yorke, Henry Redhead

Lieux

Arsenal (Paris)

Auteuil

Berlin

Carmélites (Paris)

Chaussée d'Antin (Paris)

Conciergerie (Paris)

Hôtel White (Paris)

Invalides (Paris)

Jemmapes

Londres

Paris

Naples

Palais-Bourbon (Paris)

Palais-Royal (Paris)

Quai Malaquais (Paris)

Rue du Gros-Chenet (Paris)

Tuileries (Paris)